Document généré le 1 juin 2025 12:51

XYZ. La revue de la nouvelle

Transport
[L'accident]

William S. Messier

Numéro 118, été 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71716ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Messier, W. S. (2014). Transport : [L'accident]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 15–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Transport

William S. Messier

Il devait être vingt-deux heures et le coach Cadieux dit que tout le monde en avait plein son casque de tout le monde, d'autant plus qu'ils rentraient bredouilles — quatre défaites en autant de joutes — et que trois joueurs étaient blessés soit au doigt, à la cheville ou au coude. L'inspecteur adjoint Mongeau dit que son rapport, que les élus ont présentement devant eux, confirme tout ça, spécifie les noms, prénoms et âges de ceux qui étaient déjà blessés dans le véhicule avant l'accident, inclut même un petit graphique qui illustre la trajectoire du véhicule avec des spirales pour indiquer les places où ça a vrillé.

Le coach Cadieux dit que les passagers s'étaient presque tous rendormis après les douanes, dans l'Econoline, et que le seul son qu'il entendait derrière lui venait du monteur de ballon numéro 12 qui berçait ses coéquipiers avec de la musique de ghetto en suivant les hautes fréquences qui débordaient de ses écouteurs. Le numéro 12 dit qu'au même moment, trois kilomètres plus loin, à travers les quenouilles, dans le fossé de la 133 à la limite de Philipsburg, une forme sortait de l'ombre et déboulait sur la chaussée. L'élu Castonguay proteste que c'est impossible de savoir ça. Mongeau acquiesce et répond que son rapport précise que cette portion-là est hypothétique, pas de crainte à avoir là-dessus.

Le numéro 12 parle aussi d'une lumière verte aveuglante qui est apparue autour du moment de l'accident, mais il ignore si elle a été causée par l'impact de son crâne sur le plafond de la fourgonnette ou si elle est apparue au moment du capotage, dans la campagne environnante.

Le coach Cadieux dit que le chauffeur Grenier — qui se trouve à être l'adjoint du coach — et lui discutaient des mesures à prévoir au prochain entraînement pour aider leurs joueurs à comprendre entre autres que le *fast break* ne s'appelle pas et ne s'est jamais appelé *slow break*. Grenier

dit qu'il hochait machinalement la tête en écoutant le coach se vider le cœur. Dans le grondement du moteur et la vibration des compartiments de l'habitacle, l'adjoint faisait oui et plissait les yeux pour mieux voir au-delà des cônes jaunes lumineux de l'Econoline.

Grenier dit aussi qu'une charge d'énergie statique a rempli le véhicule au moment où la fourgonnette a fait ses culbutes : ses parois se seraient comme aimantées, tellement que les poils sur les bras du chauffeur seraient restés hérissés jusqu'à une heure après l'événement. Les ambulanciers, dont les témoignages, noms, prénoms et matricules respectifs figurent dans le rapport, font mention, selon Mongeau, d'une tension électrostatique qui a rendu les manœuvres de réanimation plus difficiles. Grenier ajoute qu'autant de cotons ouatés dans un contenant d'acier qui vrille doivent produire assez d'électricité statique pour éclairer un gymnase. L'élu Trudel en remet en disant qu'il manque juste une poignée de change pis trois, quatre kleenex pour faire une brassée. Les gens hésitent à rire, toussent.

Le numéro 12 dit que les numéros 4 et 22 jouaient à main chaude et énervaient par vagues leur voisin de banquette, le numéro 45. Tout à coup, la douleur et l'enflure de la main gauche du numéro 4 ont fait gémir son propriétaire un peu trop fort au goût du 45 qui, pour protester, a décoché une bine au 22. Mongeau interrompt le 12 pour dire que les nombreuses fractures subies pendant le capotage feront vite oublier au joueur la réaction colérique de son coéquipier. Le 22, lui, raconte quand même qu'une douleur vive lui a transpercé le corps et, surtout, qu'elle a précédé de quelques instants le renversement de la fourgonnette. Une sorte d'anticipation nerveuse, avance l'inspecteur adjoint.

Derrière les joueurs de main chaude, les numéros 33 et 5 dorment la gueule ouverte, le cou cassé, la tête basculée vers l'arrière et la pomme d'Adam offerte à l'horizon. Comme la proue d'un bateau, lance le coach Cadieux. Leur voisin de banquette numéro 12 dit que, pendant le premier capotage, l'angle avec lequel la tête du 5 a frappé le plafond de

la fourgonnette n'avait rien de naturel et n'a laissé aucune chance au jeune Granbyen. Mongeau enchaîne en spécifiant que le broiement des trois premières vertèbres cervicales a tué le numéro 5 sur le coup, souligne qu'il ne voulait pas faire de jeu de mots.

Le 33 reconnaît avoir subi un meilleur sort que son voisin : il s'est réveillé au son du crissement des pneus et le mouvement du camion a fait basculer sa tête vers l'avant, de sorte que ses omoplates ont absorbé le choc du premier culbutage. D'ailleurs, le 33 jure avoir aperçu par le châssis, entre deux capotages, une masse brune reluisante avec de grandes ailes, sur la route. Mongeau se dit sceptique : le témoin était sous l'effet d'antidouleurs au moment de livrer son propos et la noirceur de la nuit ne permettait pas de voir aussi clairement. Les agents de la faune chargés de patrouiller dans la région affirment pour leur part qu'aucune carcasse d'animal — orignal, cerf, coyote, etc. — n'a été retrouvée aux alentours. Ils disent par contre qu'il n'est pas inhabituel, avec toute l'instabilité des derniers mois, de voir des carcasses être ramassées par des passants. Un des agents explique que souvent, le monde, ils les appellent pour un signalement pis, le temps qu'ils se rendent, il y a plus rien à ramasser. Et son collègue d'ajouter que, ces jours-ci, ils passent leur temps à courir après des bibittes qui passent leur temps à disparaître.

Mongeau invite ensuite les élus à imaginer la lumière bleutée de l'horloge du véhicule éclairer les visages des joueurs jusqu'à l'avant-dernière rangée de sièges. Là-bas, les numéros 16, 11 et 19 dormaient la tête de l'un sur l'épaule de l'autre. Il était peut-être 22 h 2 quand l'accident s'est produit — en tout cas, c'est à cette heure-là que l'horloge s'est figée, crie presque Grenier. Une masse tantôt brune et reluisante, tantôt rayonnante, selon le témoin interrogé, est sortie des profondeurs de l'accotement dans l'éclairage faible des phares et a forcé le chauffeur à cramper les roues vers la gauche. La force du geste par rapport à la vitesse à laquelle avançait l'Econoline — on parle d'environ cent dix kilomètres à l'heure, précise Mongeau, mais le rapport donne

des chiffres plus exacts — l'a fait verser, ou tituber, si on préfère, vers le côté droit tout en filant de façon perpendiculaire à la route.

L'inspecteur adjoint ferme les yeux, raconte qu'au moment où l'Econoline versait, les fils d'écouteurs du numéro 12 ont probablement été les premières choses à s'élever dans l'habitacle, juste avant les nombreux cordons de capuchons de cotons ouatés et les couettes sur les quelques crânes qui n'avaient pas été rasés avant le tournoi. Tout ça, dans l'éclairage bleuté de l'horloge. C'est une image que Mongeau aimerait que les élus conservent un instant parce qu'elle incarne une espèce de paix, un calme avant la tempête, si on veut. Les cheveux, les fils, les cordons droits dans les airs. Ce qui suit, en tout cas, fait dans un tout autre registre, Mongeau leur en passe un papier.

Pendant que, dehors, le camion virait, chirait et tonnait sur la 133, en dedans, les éléments se mêlaient et se démêlaient, les membres se disloquaient, les tissus se déchiraient ou se compressaient. Grenier dit que les éclats de sang, de Gatorade et de verre remplissaient l'habitacle de confettis multicolores et brillants dans l'éclair supposément vert de la bibitte désormais derrière le camion, sur la route. Le coach Cadieux dit que les corps, les corps de ses joueurs, puis s'interrompt. Le 12 dit que les corps des joueurs fessaient la tôle de l'Econoline à l'unisson ; qu'en arrière, la tête du joueur de centre numéro 16 a dû sortir par une fenêtre dans un des tours et rester coincée entre le cadre et l'asphalte pour éclater comme un melon d'eau ; qu'à côté, le numéro 19 qui était déjà couvert du sang de l'autre s'est disloqué l'épaule en voulant se retenir sur son siège et s'est fêlé deux côtes en frappant le plafond de travers ; que, plus à l'avant, le 45 s'est fracassé l'os de la joue dans le châssis et qu'il paraît que, avant d'être recousue, sa peau pendouillait sous le menton et qu'on pouvait voir toutes ses dents jusqu'aux molaires. Le 33 s'excuse, sort bruyamment de la salle de conférences. Grenier reprend en disant qu'il n'avait jamais rien senti d'aussi totalement violent. D'aussi totalement violent, répète-t-il, que

le rugissement des métaux qui se froissent et se tordent, des pneus qui hurlent, des voix qui résonnent et d'un cri strident, lointain ; que la pression mongole du centrifuge et du choc avec le sol qui te visse les tripes et t'étire par en dedans jusqu'à te déchausser les gencives, à te raidir la peau et à te retrousser le nez. Le 12 et le 22 reniflent en même temps.

Mongeau demande à tout le monde de prendre son respir. L'élu Castonguay dit d'un ton agacé que l'idée n'est pas de faire un film d'horreur, là, mais bien de trouver quoi dire aux citoyens, aux médias, aux parents, à tous ceux qui veulent comprendre ce qui s'est passé sur la 133, ce soir-là. Pas besoin des détails sanguinolents. L'élu Trudel est d'accord et va plus loin en disant qu'à part ça, ce que les gens veulent savoir, c'est la cause. On peut-tu lâcher le dedans du camion deux minutes et parler un peu plus de la bibitte ? Mongeau pointe le rapport entre les mains de Trudel, dit qu'il n'y a pas grand-chose à dire et que tout est là-dedans, se tourne vers les agents de la faune qui restent muets puis vers le coach Cadieux.

Le coach Cadieux dit que tout ce qu'il sait, lui, c'est qu'au cœur du véhicule, à un moment donné, le temps d'un tonneau, t'oublies le dehors. Il dit que tu te fies juste à ce que tes sens perçoivent et il dit que cibole, ce qu'ils perçoivent, c'est ton corps et celui de tes joueurs qui revolent et qui rebondissent tellement naturellement avec les cossins, les sacs de sport et les ballons de basket que tu jurerais que les parois de la van font des exercices de passes.